

Par cœur : Treize fragments sur l'identité et la mémoire

James BISSONNETTE

Ces quelques fragments illustrent une conception de l'identité qui aurait pour substrat la persistance dans le temps des souvenirs produits par la mémoire. Plus qu'une substance en lui-même, le Soi, le « je », en son sens le plus profond, s'assimile à un genre pour nos souvenirs, à un universel que l'on peut prédiquer de ceux-ci : « Ce souvenir x est mien ». Le « je », même s'il fonctionne comme un sujet grammatical, s'apparenterait sur le fond à un sujet fictionnel, protagoniste d'un monde reconstruit d'anecdotes éparses et de perceptions fortuites, dont il est important de douter, comme l'a fait Hume. La possibilité de cet acte autopoïétique, associé à une forte émotivité, de création et de recreation transcendantes de nous-mêmes, cette histoire-fleuve, pour reprendre les idées d'Héraclite, nous permet de nous délivrer du joug d'une essence fixe, dans laquelle les contradictions du Soi qui peuvent émerger au cours de nos vies ne peuvent se résorber. Comme Walt Whitman l'a mémorablement évoqué dans son poème épique Song of Myself : « Do I contradict myself? / Very well then I contradict myself, (I am large, I contain multitudes) ». Mais il demeure que certaines intuitions concernant l'authenticité et, surtout, cette intuition d'un Soi réel, continu dans le temps, ordonnancé et se développant rationnellement, ne peuvent être satisfaites par une telle conception de l'identité humaine.

I

Je suis le genre de mes souvenirs :
je narre mon histoire en pontant d'une voie
les ruisseaux d'oubli qui creusent le temps
et tracent ces berges où bute ma mémoire.

II

Mon existence naît dans le reflet
que j'ai laissé flotter sur l'onde des étangs;
chaque fois, au quai, je me penche un peu
pour contempler le lotus de ma persistance.

III

Je deviens toujours, et reste le même
il y a un lien entre la fleur mobile
et ses racines, ancrées dans la glaise
où croupit le limon des êtres abolis.
C'est cette tige filée de moments
que je hisse aux brises, au soleil transcendant,
qui dit les élans de mon cœur, éclos
lorsque j'ai à l'esprit mon père et l'Isle-aux-Coudres.

IV

La mémoire est une chose du cœur;
je me reconstitue en buvant l'eau des sources;
comme en un long poème, je collige
des fragments rescapés de la corruption.

V

Je me reconnais par les œuvres peintes
de l'ocre de ma terre et de l'ambre des pins

– sans ce temps passé, quand j'étais petit,
à jouer dans les bois, je ne serais qu'un fleuve.

VI

Mais il m'est impossible de sauver
la totalité vraie et intacte du temps;
certains trésors partent à la dérive,
emportés par les flots oublieux du Lethé.

VII

Le soleil, parfois, s'éteint sans clair dire,
assoupi par la nuit quand, comme les aigrettes
d'un vieux pissenlit, ses rayons s'effritent,
s'envolent dans les ellipses de mon esprit;
les cils du sommeil barrent mon chemin
et je ne dispose que d'un regard oblique
sur les objets de mon pèlerinage,
sur la trajectoire de mon tempérament;
la houle distend le tracé fragile
de mon jeune visage et des nuages blancs
au-dessus de moi, dans le ciel immense :
le monde m'emporte; la mort suit toute vie.

VIII

L'au-delà du temps m'est scellé, voilé
dans l'indétermination, dans la pénombre;
ma chair est perdue et ma voix s'étouffe :
il ne reste que des échos, que des images.

IX

Les opposés en moi briment l'harmonie
de mon identité, la troublent, la menacent
par contradiction. Je ne suis plus le même;
mais je m'inverse et je suis éphémère.

X

Pourtant, dans le flux de tous les étants,
de plusieurs récits, je me fais unité :
je me marcotte dans le terreau frais
d'anciens souvenirs pour panser les injures
du temps, des saisons; je peux m'installer,
j'y ai mon refuge, j'y trouve ma demeure.
Ce foyer lumineux conjure la noirceur
des sommeils vides de son feu constant.

XI

Ma pensée comble toutes les lacunes,
c'est elle qui unit les différents côtés
de ma présence, mes antinomies :
c'est elle qui me rend bien égal à moi-même.
J'en ai le signe, j'en ai le vestige :
mon cœur est affecté par les évocations
des jours disparus, de mes joies passées,
je pleure en revoyant l'enfant que j'ai été.

XII

Alors, j'écris et chante ma chronique,
en sélectionnant, démiurge, mes heures,
puis j'en répète le recueil des stances
pour m'apprendre ma propre genèse, par cœur.

XIII

Mais suis-je vraiment un fil narratif,
recomposé d'états si disparates,
où y a-t-il, comme pour un vieil hêtre,
un ordonnancement à ma venue à l'être?